

Des scènes ouvertes pour conteurs

Les contes ont relié la conteuse Kika Farré à la langue d'oc. A présent, elle organise des veillées de contes à Toulouse.

En quoi consistent ces veillées à la maison de l'Occitanie ?

On pourrait dire que ce sont des scènes ouvertes pour les conteurs. Chaque deuxième dimanche du mois, de 18 à 20h, chacun peut venir pour dire ou écouter des contes. On y trouve des conteurs professionnels ou amateurs, mais aussi des poètes ou des slameurs, nous sommes ouverts aux arts oraux. Pour le public, tout le monde peut venir, sans réservation, et ça fonctionne : parfois nous avons du mal à trouver des places pour tous. Mais je ne sais jamais comment se déroulera la soirée, qui sera là, ce qui se contera – en français ou en occitan. Je ne sais pas ce qu'il va se passer, c'est le propre des veillées.

Vous êtes venue tardivement au conte comme à la culture occitane ?

Je fais des spectacles depuis 30 ans, mais longtemps j'étais plus attirée par les marionnettes – que je continue à intégrer dans mes spectacles de contes pour les tout-petits. Un jour, je suis allée à une formation de conteuse pour découvrir, puis j'ai commencé à réaliser l'immensité du répertoire des contes (il faudrait plusieurs vies pour les connaître tous) et petit-à-petit j'ai laissé les marionnettes. Comme tous les conteurs, je fouille les vieux livres et je me suis aperçue que certains étaient en occitan. Comme j'avais besoin de ces histoires, j'ai pris des cours de langue.

Y a-t-il une spécificité des contes occitans ?

On retrouve comme partout tous les grands classiques, du type Barbe bleue, avec toujours des variations selon les régions, ce qui est très intéressant car souvent les gens ne connaissent que les versions écrites par Perrault ou Grimm. Les légendes en revanche, elles sont propres aux lieux : ce sont des histoires qui ne se retrouvent pas ailleurs.

On dit qu'il faut trouver « son » conteur, sa manière de conter. C'est difficile ?

Moi, j'ai besoin de travailler : je ne peux pas conter une histoire sans l'avoir préparée et néanmoins ce n'est jamais un apprentissage par cœur. Le plus important pour un conteur ou une conteuse, c'est la sincérité. Je refuse de conter des histoires qui ne me plaisent pas. Et j'ai eu la chance de suivre une formation avec Henri Gougaud, qui était un poète, un auteur. Il m'a beaucoup fait travailler le rythme, les rimes. Et attention, le rythme ça peut aussi passer par le silence.